

PENELOPE

Dans leurs yeux, je vois la mort.
Devant le feu de camp, en plein cœur de la forêt, les célèbres membres de la fraternité du Crâne et du Serpent sont assis sur un trône improvisé à base de bois coupé.

Dylan Caruso, le type tout habillé de noir, cheveux blanc argenté et racines sombres, bagues et tatouages partout sur les mains, yeux séducteurs soulignés au khôl sous ses paupières tombantes et sourire carnassier, fait jaillir la flamme d'un briquet par intermittence.

Alistair King est assis à côté de lui dans sa tenue en résille noire, paré de bijoux imposants ; ses boucles châtain ondulent doucement dans le vent, et il baisse les yeux vers les filles avec un sourire en coin diabolique plaqué sur son visage pâle.

Mais le pire de tous, c'est Felix Rivera... Un type aux cheveux bruns, avec des traits de visage si anguleux et d'intenses yeux sanpaku noisette si enfoncés dans leurs orbites qu'il fait honneur au nom de sa fraternité.

Plutôt un garçon qui fait froid dans le dos qu'un beau garçon.

Et certainement pas quelqu'un dont on voudrait croiser la route.

Autour d'eux, plusieurs autres étudiants et membres de la fraternité sont suspendus à leurs lèvres, à écouter leurs histoires macabres de sang et de chaos.

Ce sont peut-être des mensonges. Ou peut-être que tout est vrai. Personne ne le saura jamais.

Ils y veillent.

Du moins, c'est ce que ma sœur m'a dit.

Le sol recouvert de mousse est jonché de bouteilles d'alcool et de drogues éparpillées partout. Les gens fument des joints et des clopes, mélangent différents types d'alcool, tandis que certains se défoulent sur la musique, en dansant comme s'ils invoquaient un dieu ancien.

Par-delà l'espace central, certaines personnes se blottissent près des arbres pour se bécoter. J'aperçois un bout de peau, et des gémissements jaillissent de cet endroit. Clairement, ça baise dans tous les coins, et je n'ai pas envie d'aller vérifier.

Je cherche ma sœur partout dans la fête, en gardant la tête baissée, mais je ne la trouve pas. La panique commence à monter.

—Eve, tu es là?

Je crie son nom sans relâche.

Pas de réponse.

Tout ce que j'entends, c'est le feu crépitant et la musique assourdissante des enceintes au-dessus des tables en bois qui explose dans mes oreilles. C'est beaucoup trop distrayant, mais je refuse d'abandonner. Je sais qu'elle est là, quelque part.

Je consulte mon téléphone à nouveau, relis son message pour la cinquantième fois.

Je n'y arrive plus, frangine. S'il te plaît, ne m'en veux pas. J'ai fait tout ce qu'on m'a demandé et plus encore. Ça ne suffira jamais. Et je refuse d'avancer dans la vie... brisée. Tirillée par une décision qui n'était pas la mienne.

Alors, je vais y mettre un terme maintenant.

Ce feu de camp près du Cap sera ma dernière soirée dans cette maudite université.

Je t'aime, frangine.

Et quoi qu'il arrive, ne t'approche jamais des gars de la fraternité du Crâne et du Serpent.

Bisous,

Eve

Le Cap. Un ensemble de falaises rocheuses lugubres juste après la forêt de Priory, où une immense et sublime cascade se jette dans les profondeurs.

Ou du moins, c'est ce qu'on m'a dit.

C'est la première fois que je m'y rends, mais le décor est conforme à la description de ma sœur.

Avant que ses textos ne deviennent étrangement sombres.

Que lui est-il arrivé? Avant qu'elle parte à l'université, elle était l'incarnation de l'étudiante heureuse. Et maintenant... Les SMS qu'elle m'envoie ces derniers temps sont empreints de pessimisme et de désespoir.

Mon Dieu, j'espère qu'elle va bien!

Des rires éclatent près du feu de camp, et je range mon téléphone dans ma poche.

Les membres du Crâne et du Serpent sifflent toute une flasque d'alcool sans le moindre effort, se la font tourner entre eux.

Une fille se jette sur Dylan et enlace étroitement son cou, plaque ses seins contre son visage tout en entortillant ses doigts dans ses cheveux blond platine comme si c'était un jouet. Une autre fille chatouille le bras musclé d'Alistair, le forçant à la regarder alors qu'il essaie de raconter la fin de son histoire.

Mais le pire de tous, c'est Felix, qui s'amuse avec les cheveux courts de la fille assise sur ses genoux alors qu'il semble avoir envie de la tuer.

Je ne suis pas sûre qu'il laisserait passer l'occasion si elle se présentait.

Je me fraye un chemin dans la forêt dense, m'éloignant toujours plus de la fête. Plus je prends de la distance, plus le silence règne, jusqu'à ce que je n'entende plus que le son des vagues s'écrasant doucement sur les falaises. Par-delà l'horizon, il n'y a que l'eau et la lune qui brille intensément au-dessus d'elle.

Juste après la dernière rangée d'arbres, je m'arrête net et m'agrippe à l'un des troncs, le souffle coupé.

Là, au bord de la falaise, ma sœur se tient debout, les bras grand ouverts. Ses yeux larmoyants se tournent vers moi, et cette vision me brise le cœur. Une seule et unique larme coule sur sa joue.

Puis elle saute.

PENELOPE

Quelques semaines plus tard

— Tu es sûre de toi? me demande ma mère alors que mon père pose mes bagages sur mon lit.

— À cent pour cent, je réponds.

Maman me lance un regard inquiet.

— Mais tu connais l’historique de cette université...

Je sais où elle veut en venir. Mais elle ne le dira pas à voix haute.

C’était l’université de ma sœur. Son chez-soi, comme elle l’appelait autrefois.

Et maintenant, ce sera aussi mon chez-moi pour le moment.

Maman me serre soudain dans ses bras.

— Je veux juste que tu ailles bien.

— Je sais, répliqué-je.

— Ce n’est pas trop tard pour changer d’avis, ajoute-t-elle.

— Je ne changerai pas d’avis, affirmé-je en regardant mon père, qui reste étrangement silencieux.

C’était si facile pour elle de me laisser partir avant, mais à présent? J’ai l’impression qu’elle ne me lâche pas d’une semelle.

Elle s’écarte enfin, ce qui me permet de respirer à nouveau.

— Et si tu as besoin de nous, tu appelles, d’accord? insiste Maman en m’attrapant par les épaules.

— Oui, je réponds. Ça va, ça va. Il faut juste que je m’habitue à cet endroit, c’est tout. Un jeu d’enfant.

Elle soupire et m’embrasse sur la joue.

— Viens, dit mon père en lui tirant le bras pour la forcer à bouger. Allons-y pour qu'elle puisse s'installer.

— S'il se passe quoi que ce soit, tu m'envoies un texto, répète Maman. Tout de suite.

Elle doit paniquer à l'idée que je fasse la même chose que ma sœur, et je comprends.

— Ne t'inquiète pas, je n'y manquerai pas.

Je hoche la tête alors que mon père la force à sortir de la chambre, puis referme la porte.

— Bonne chance, Penelope, crie-t-il. Tu sais qu'il te suffit d'un coup de fil, et j'arrive.

Je souris et secoue la tête. Évidemment, ma mère a du mal à accepter que je souhaite aller à Spine Ridge. Après ce que ma sœur a traversé, cette université aurait dû être la dernière sur ma liste.

Mais je ne suis pas venue ici juste pour les études.

Je suis ici pour me venger.

Je saisis le journal intime de ma sœur, l'ouvre et parcours les pages, passant au crible tous les noms, les photos, les notes qu'elle a écrites à côté de leurs visages. J'ai tout gravé dans ma mémoire pour me souvenir de tous ceux qui lui ont fait du mal.

Je vais les trouver, putain. Et quand ce sera fait, ils vont le payer très cher.

Distracte par un bruit de l'autre côté de la rue, je m'approche de la fenêtre. Un groupe de gars se lance de la bière les uns sur les autres devant un dortoir. L'un d'eux trébuche dans une flaque et atterrit sur les fesses, alors les autres lui versent leur bouteille sur le visage en riant.

Quel rituel ridicule! De toute évidence, il n'y a que les fraternités pour inventer des trucs pareils.

Je lève les yeux au ciel et fais volte-face, préférant défaire mes bagages.

Soudain, ma porte s'ouvre brutalement, et une fille pénètre dans la pièce en traînant ses valises derrière elle.

Ses cheveux noirs bouclés fouettent ses épaules, et son front ruisselle de sueur alors qu'elle laisse tomber ses sacs sur le deuxième lit de la chambre.

— Salut! dit-elle. Désolée pour l'entrée un peu brusque. La vache, il y a bien trop d'escaliers dans ce bâtiment.

Un rire gêné s'ensuit.

Je lui fais un grand sourire et tends la main.

— Tu es ma nouvelle coloc. Moi, c'est Penelope.

— Penelope... Cool!

Elle me serre la main.

— Je suis Kayla Pearce. Toi aussi, c'est ton premier semestre à l'univ' de Spine Ridge, c'est ça? Je ne t'ai pas vue au séminaire d'intégration.

Je fais la grimace.

— Oui. J'ai changé d'université en retard, donc je l'ai raté.

Son visage s'illumine.

— Oh, sérieux? Avant même d'avoir commencé à l'autre université? Je ne savais même pas que c'était possible.

Je hausse les épaules.

— Celle-ci a... plus d'opportunités à offrir.

Je me racle la gorge avant d'en dire trop.

— Eh ben, c'était une bonne décision, parce que maintenant, tu es ma coloc.

Elle m'adresse un clin d'œil.

— Et je sais déjà qu'on va devenir meilleures potes, toi et moi.

Je lui souris.

— Tu en es sûre? Je peux être carrément bizarre parfois.

Elle s'esclaffe.

— Encore mieux.

Elle vide sa valise, et toutes les robes et les pantalons tombent pour former un grand tas.

— Houlà! J'ai apporté vraiment trop de vêtements.

— On n'a jamais trop de vêtements, si? opposé-je en lui faisant un clin d'œil.

Elle sourit.

— Tu vois, toi, tu comprends. Crystal me dit toujours que ma valise va exploser, mais je sais comment bien faire mes bagages, putain.

— Crystal ? questionné-je d'un air taquin. Une autre coloc ou... ?

— Ma meilleure amie dans cette université, répond-elle alors que je tire sur la fermeture éclair de ma valise. On s'est rencontrées il y a quelques semaines au feu de camp.

Le feu de camp...

J'ouvre la fermeture si brutalement qu'elle se casse.

Kayla vient se planter à côté de moi.

— Oh, j'ai un petit kit de réparation ! Peut-être qu'on peut arranger ça.

En me dépêchant de la jeter à la poubelle, je mens :

— Ça va, elle était sur le point de lâcher de toute façon.

Je prends quelques vêtements que j'accroche dans le placard pour essayer de ne plus penser à ce qu'elle a dit.

— Alors comme ça, c'est ta meilleure amie, hein ? J'aimerais bien la rencontrer.

— Peut-être qu'on a des cours en commun.

Elle attrape son emploi du temps, les yeux brillants.

— On compare ?

Elle lâche une petite exclamation et attrape son téléphone.

— Avant que j'oublie, je peux avoir ton numéro ? Vu qu'on est coloc et tout, autant passer du temps ensemble.

— Bien sûr.

Je prends mon téléphone et le lui tends.

— Vas-y.

Elle entre son numéro dans mon portable pendant que je tape le mien dans le sien.

— Voilà, dit-elle en me le rendant.

Je lui redonne également son téléphone et saisis mon emploi du temps. Nous les posons tous les deux l'un à côté de l'autre sur la table. Ses cours sont similaires, mais ce ne sont pas les

mêmes. Nous n'en avons que quelques-uns en commun plus tard dans la semaine.

Puis je vérifie mon programme de la journée.

Mes yeux manquent de sortir de leurs orbites. J'ai un cours dans environ dix minutes. Comment ai-je fait pour ne pas m'en rendre compte ?

— Oh mon Dieu !

Je m'empresse d'attraper ce dont j'ai besoin et fourre le tout dans mon sac à dos.

— Tu es en retard ? demande Kayla.

J'acquiesce d'un signe de tête.

— À plus !

— C'était chouette de te rencontrer. Bonne chance pour ton premier cours ! crie-t-elle alors que je me précipite vers la porte.

Évidemment que je suis en retard. Une fois de plus. J'ai déjà manqué le séminaire d'intégration parce que j'ai postulé trop tard à l'université. Je ne peux pas en plus rater mon premier fichu cours.

Je suppose que c'est ce qui arrive quand on change d'université à la dernière minute. Même si c'est sympa de m'être déjà fait une nouvelle amie.

Je ne m'en fais pas facilement.

Quand je sors du bâtiment, plusieurs étudiants me saluent d'un geste de la main et me disent bonjour, alors je réponds à la hâte et presse le pas. Je m'arrêterai pour discuter plus tard, je n'ai pas assez de temps dans l'immédiat.

Le cours est sur le point de commencer, et je dois atteindre l'autre bout du campus.

Il faut vraiment que je m'achète un vélo.

Je traverse le trottoir en courant, ignorant le bruit qui émane de la fraternité de l'autre côté de la rue, et je me dirige tout droit vers les grands bâtiments.

Une multitude d'étudiants sont assis dehors sur l'herbe, en train de prendre un petit déjeuner sur le pouce, de discuter

entre eux, de jouer à des jeux et au football américain. Et puis il y a moi, qui détaille comme une poule sans tête, en train d'essayer de trouver l'entrée.

Quand j'y parviens enfin, je m'arrête pour reprendre mon souffle, les mains sur les genoux, le dos ruisselant de sueur. Il me faut quelques secondes avant de pouvoir enfin observer mon environnement. Le bâtiment est aussi magnifique à l'intérieur qu'à l'extérieur, avec le lambris et les grands tableaux partout, les vieilles portes en chêne qui donnent sur les salles de classe, les grands escaliers en colimaçon en bois et les immenses vitres qui offrent une vue panoramique sur le jardin.

L'argent coule à flots dans cette université ; ça, c'est clair.

Mais ce n'est pas difficile à deviner non plus, au vu des marques Prada, Gucci et Louboutin dont sont affublés certains étudiants autour de moi.

Je ne me sens pas du tout à ma place ici, avec mon jean Diesel.

Je jette mon sac sur mon épaule et me dirige vers la salle de classe, en consultant mes notes sans relâche pour m'assurer que je vais bien dans la bonne direction. J'ai réussi à contenir la panique pendant un moment, mais elle commence lentement à me rattraper maintenant que je suis en retard. Parce que s'il y a quelque chose qui ne m'arrive jamais, c'est d'être en retard.

J'ai hérité ça de mon père, qui est ponctuel jusque dans les moindres détails.

Je me précipite dans les couloirs, en passant devant les gens si rapidement que je manque de les percuter, et je m'excuse abondamment tout en courant vers la salle où je suis censée être.

Cependant, le chemin est bloqué pile à l'endroit où je dois passer.

Je jette un coup d'œil par-dessus la foule d'étudiants.

Un gars lance des livres sur un autre qui se contente de rire et de hausser les épaules. Mais le premier ne lâche pas l'affaire et fonce soudain sur le second. Exclamations et rires fusent de la foule, les incitant à continuer alors qu'ils commencent à se donner des coups de poing, à se tirer les cheveux et à réduire leurs vêtements en lambeaux.

Soudain, derrière tout ce tapage, un groupe familial émerge.

Les trois garçons qui me mettent à cran.

Dylan, Alistair... et Felix.

Une aura de ténèbres les suit partout, comme un nuage de pluie au crépuscule.

Alors qu'ils avancent dans le couloir, Dylan lance un briquet en l'air avec nonchalance et le rattrape systématiquement, et Alistair jette son sac à dos sur son épaule. Mais Felix, avec sa chemise blanche qui peine à couvrir ses pectoraux et ses biceps saillants, garde fermement ses mains dans ses poches.

Ils se dirigent droit vers la baston sans la moindre intention de s'arrêter.

Et bien que la moitié de la foule commence à se disperser à mesure qu'ils approchent, la bagarre ne semble pas s'arrêter... et les garçons non plus.

Alors que Felix passe à côté des deux adversaires, l'un d'eux le bouscule, alors il le frappe de côté et le projette si fort contre le mur que le type s'affale par terre en gémissant bruyamment.

Felix, qui n'a pas versé la moindre goutte de sueur, remet immédiatement les mains dans ses poches.

Le silence s'est abattu, comme si une vague de terreur avait submergé la foule, et tout le monde s'écarte pour laisser passer les garçons qui avancent dans notre direction.

Tout le monde sauf moi.

Je reste immobile au milieu du couloir, jusqu'à ce que Felix se retrouve juste en face de moi.

Malgré tout, je ne bouge pas d'un pouce.

Il incline la tête vers moi, les muscles de son cou se tendent et son nez frémit. De près, ses traits sont vraiment marqués, comme sa mâchoire carrée et ses pommettes saillantes, mais c'est son regard glaçant qui me fait le plus d'effet. Les yeux mi-clos, le blanc sous les pupilles, comme si rien ne pouvait jamais l'emmerder... jusqu'à maintenant.

— Bouge.

Avec sa voix rauque, ce simple mot collerait la frousse à n'importe qui.

Mais pas à moi.

J'incline la tête de la même manière que lui.

Son œil commence à tressauter.

Alors que les secondes s'écoulent aussi lentement que des minutes, je sens presque les regards des gens me transpercer le dos. Mais ça ne me dérange pas. Toute ma vie, j'ai supporté les regards et les rires, alors les brutes ne me font plus peur. Personne ne peut me faire de mal, à moins que je l'autorise.

Et surtout pas des gars comme eux.

Dylan fronce les sourcils et ricane.

— Tu ferais peut-être mieux de l'écouter.

Je l'ignore et garde les yeux braqués sur Felix, qui, tout comme moi, refuse de détourner le regard.

Il est bien plus grand que moi, et il est physiquement obligé de se pencher pour se mettre à mon niveau. Bien trop près à mon goût lorsqu'il s'approche pour me fixer.

— Je t'ai dit de bouger.

Pas étonnant que ma sœur ait parlé de lui dans son journal.

Je m'humecte les lèvres et riposte :

— Force-moi à bouger pour voir.

Il se rapproche davantage, à tel point que son visage se retrouve juste à côté du mien et qu'il respire dans mon cou. Puis il murmure :

— Ne me tente pas. Parce que je tordrai tes putains de mamélons ici, devant tout le monde... *Penelope*.

Mes yeux s'écarquillent alors qu'il approche lentement ses doigts en les faisant claquer, suffisamment pour exécuter sa menace.

Mais ce n'est pas ça qui m'effraie le plus.

Mon sang se glace dans mes veines, et mes pieds reculent instinctivement pour créer de la distance entre nous.

Ses doigts sont toujours dans la même position. Le côté gauche de sa lèvre se soulève imperceptiblement, pour reprendre aussitôt cette expression meurtrière et impassible qu'il arbore en permanence.

Ses mains s'abaissent, et il me pousse brutalement sur le côté pour m'écarter encore plus de sa route. Puis, Felix en tête, la bande de potes s'éloigne tranquillement dans le couloir comme si les lieux leur appartenaient.

Et tout ce que je peux faire, c'est dévisager ces garçons tueurs, parce que...

Comment sait-il comment je m'appelle ?